

Le centre d'éducation, foyer de la culture générale de l'ouvrier

Autor(en): **Hersch, Jeanne**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse**

Band (Jahr): **36 (1944)**

Heft 11

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-384407>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le centre d'éducation, foyer de la culture générale de l'ouvrier.

Par *Jeanne Hersch.*

1. L'université ouvrière et la lutte sociale.

L'université ouvrière est une arme à double tranchant: elle peut servir aussi bien la contre-révolution que la révolution*. Son enseignement peut être faussé dans un but révolutionnaire; il se réduit alors à une propagande tendant à imposer à n'importe quel prix une certaine conception de l'idéal social; ou bien il n'est plus que la démagogie de certains hommes qui veulent s'imposer eux-mêmes et séduire au lieu de faire penser.

Inversement, l'enseignement peut être corrompu dans un but contre-révolutionnaire. On inonde la masse des auditeurs sous un savoir qui n'est pas mis à leur portée, paralysant en eux toute critique et les accablant d'un lourd complexe d'infériorité; ou encore on engourdit leur appétit intellectuel, leur élan vers le vrai, en leur communiquant une science en toc, une illusion de culture, mère de toutes les affectations, présomptions et suffisances.

Mais il y a quelque chose de plus important à considérer que les déviations possibles de l'enseignement. Même une authentique culture ouvrière reste une arme à double tranchant. Si d'un côté elle augmente les forces révolutionnaires conscientes en stimulant le sens critique et en développant les appétits supérieurs, de l'autre il ne faut pas oublier que dire « culture », c'est dire « tradition ».

Acquérir de la culture, c'est d'abord apprendre à aimer les valeurs et les œuvres du passé, les formes précieuses que le passé nous a léguées, etc. Il est évident que cet amour constitue une entrave pour l'action révolutionnaire: plus on s'attache à certains éléments du passé, et plus on craint de les détruire en s'attaquant à d'autres. L'aviateur bombarde d'un cœur plus libre la ville dont il ignore les merveilles; d'un cœur encore plus libre s'il ne sait pas ce que peut être l'amour d'une église, d'une statue, d'un tableau. Le mouvement révolutionnaire est plus rapide lorsque sa force brutale n'épargne rien.

Pourtant nous voulons courir ce risque. Nous voulons la culture ouvrière. Renvoyer celle-ci à l'époque qui suivra la révolution, c'est pratiquer dans l'immédiat la politique du pire, c'est sacrifier des hommes qui vivent maintenant leur unique vie et les

* J'entends ici par « révolution » une transformation radicale du mécanisme économique, et non un bouleversement par la violence. Il va d'ailleurs de soi qu'une véritable culture ouvrière autour d'une véritable université ouvrière dépend avant tout d'un raccourcissement de la journée de travail et d'une augmentation des loisirs. Mais je pense qu'il faut faire ce qu'on peut déjà dans les conditions actuelles, ce qui justifie mon exposé.

laisser mourir un jour sans qu'ils aient connu les biens humains les plus précieux. Nous n'en avons pas le droit.

Nous voulons donc l'université ouvrière, en pleine conscience des risques qu'elle comporte.

2. *Que voulons-nous qu'elle soit?*

Elle doit avant tout aider l'adulte à rester un *homme*, malgré une évolution du travail et de l'économie qui tend de plus en plus à faire de lui un rouage automatique d'une part, un simple animal de l'autre. Pour rester un homme, il faut d'abord que l'adulte ne cesse pas d'être *en progrès*, en appétit de meilleur. Ensuite, il s'efforcera constamment de distinguer le vrai du faux, la pensée du bavardage, ce qui a du *sens* de ce qui n'en a pas. Puis il voudra jouir de ce qui dépasse le plaisir purement matériel, par l'art, la curiosité intellectuelle, etc. Enfin, il ne peut se contenter d'être un bénéficiaire de la culture: il la transmet et la fait exister autour de lui par la manière dont il s'habille, dont il meuble son logis, dont il utilise ses loisirs, dont il oriente les discussions avec ses amis. Il faut par exemple faire de l'ouvrier (et de l'ouvrière) un *consommateur difficile*, qui préfère ne pas acheter qu'acheter du laid. Il y a les objets indispensables qu'on est obligé d'acheter même laids, faute d'argent pour acheter du plus beau. Mais il y a aussi le laid superflu, la vilaine potiche, le vilain abat-jour, la vilaine fleur artificielle. Le laid superflu doit disparaître du monde ouvrier. Sinon, ne l'oublions pas, l'ouvrier continuera à être exploité comme consommateur commode, comme débouché sûr pour la camelote à bon marché, autant que comme producteur. C'est du niveau de culture manifesté par l'exigence ouvrière que dépend dans une large mesure le niveau du cinéma, de la radio, de l'ameublement en série, des étoffes à dessins — en somme de la production tout entière en tant qu'elle touche à l'ornement de la vie.

Pour atteindre ces buts, il importe d'*exercer* l'esprit et le goût beaucoup plus que d'acquérir des connaissances. Celles-ci ne sont utiles que comme moyens, pour fournir des échelles de grandeur et d'importance justes, des points de repère précis, des références objectives. On cessera alors de faire de soi, comme un enfant, le centre du monde, on apprendra à se situer et à donner à l'entourage familial, à l'histoire nationale, à la patrie restreinte, leur place proportionnée dans l'ensemble de la réalité humaine.

Après avoir défini la tâche principale de l'université ouvrière, nous ne pouvons pas encore préciser ce que devrait être son enseignement. En effet, toute méthode pédagogique dépend en premier lieu de ce que sont les élèves. On n'enseigne pas de la même manière des enfants et des adultes, des gens reposés et des gens fatigués, des gens qu'on force à apprendre et des gens qui veulent apprendre, etc. Il nous faut donc savoir à qui nous nous adressons.

3. *Qui sont et que veulent les auditeurs de l'université ouvrière?*

Soyons francs: dans le public de l'université ouvrière on voit *de moins en moins de jeunes et de moins en moins d'ouvriers*. C'est le signe le plus certain qu'elle a fait fausse route et qu'il faut chercher autre chose.

Certes, le public qui se trouve là rend la tâche difficile. D'abord il est extraordinairement *hétérogène* par l'âge et la préparation: des employés, des étudiants, des vieilles dames, etc. Ils sont venus *fatigués*, après une longue journée de travail. Pour la plupart, ils sont déjà intellectuellement *rouillés*, ayant quitté l'école tout jeunes et il y a très longtemps.

Pourquoi viennent-ils? Qu'attendent-ils en compensation de cette fatigue supplémentaire qu'ils s'imposent? Il me semble que d'une manière générale on peut distinguer à leur assiduité *deux motifs* principaux:

a) Ils veulent *être édifiés*. Dans un certain sens, l'université ouvrière a pris la succession de l'Eglise. Autrefois, il y avait, dans la vie remplie par le travail, une heure où l'on était tranquille, délivré des exigences des autres, rendu à soi et au meilleur de soi, une heure pour exister comme être spirituel, penser à son âme et tendre au bien. Même si pour beaucoup de fidèles l'heure de la messe ou du culte n'avait pas de véritable authenticité religieuse, c'était cependant pour tous une heure où leur dignité d'homme leur était rendue, puisque dans un cadre beau et recueilli on leur parlait d'eux-mêmes et de Dieu et qu'on les invitait à une élévation. Un besoin de cette église plus ou moins perdue subsiste chez ceux qui viennent à l'université ouvrière. Ils se taisent, et quelque'un s'adresse à leur esprit, leur rendant une sorte d'estime de soi. Ce besoin vague d'élévation devra être utilisé dans l'enseignement, c'est une prise vivante et profonde qui s'offre au maître.

b) Ils veulent *s'élever socialement*, acquérir une meilleure situation. Ils tâchent d'apprendre le plus possible parce que le savoir est une sorte de capital qui pourra servir un jour. Il n'y a rien là, dans ce motif utilitaire, de méprisable. Les universités « bourgeoises » seraient presque vides si elles ne procuraient pas, en même temps qu'une culture, des armes professionnelles, un rang social meilleur, un meilleur niveau de gain. C'est la tâche de l'université ouvrière d'utiliser cette ambition et de combiner l'enseignement utilitaire avec la culture proprement dite.

Voilà, je crois, ce que veulent surtout les auditeurs. Mais il faut avoir le courage de voir les choses telles qu'elles sont, de voir aussi ce qu'ils ne veulent pas: *ils ne veulent pas travailler activement*. Ils ne viennent pas à l'université ouvrière pour travailler — et ça se comprend: ils ont bien assez travaillé toute la journée. Ils n'aiment pas parler, réagir, participer à la leçon. Ils se gênent. Ils sont des adultes, conscients d'eux-mêmes, ils ont beaucoup de peine à s'oublier pour ne plus penser qu'au sujet de la leçon.

Orgueil et timidité les paralysent. Rien de commun, par conséquent, avec les conditions d'enseignement à l'école, où les méthodes actives réussissent seules, où les enfants ne sont heureux qu'en s'oublant passionnément, en se laissant absorber tout entiers par la question posée, le problème à résoudre, la comparaison à faire, l'opinion à défendre.

4. Tentations.

Le public de l'université ouvrière, tel que nous l'avons décrit, induit le maître en tentation. Sentant en face de lui ce besoin vague d'édification, il a envie de se mettre à *sermonner*. Il officie, faux prêtre sans dieu, et procure une sorte de délectation gratuite et facile de hautes vertus inefficaces et de hautes pensées incomprises. Sentant, d'autre part, ce désir d'un savoir, quel qu'il soit, destiné à servir de vernis, il voit qu'il pourra facilement *éblouir* — et il est difficile de renoncer à éblouir. Il déverse alors sur l'assistance ce qu'il connaît de plus nouveau, de plus difficile, de plus surprenant dans sa spécialité. Comme il ne contrôlera jamais ce qui a été ou n'a pas été compris, comme les auditeurs ne diront rien et s'en iront pleins d'admiration à la fin, il peut s'imaginer qu'il a consciencieusement accompli sa tâche. C'est ainsi qu'on voit annoncer aux programmes des universités ouvrières des cours avancés de physique moderne, de psychologie, de poésie hermétique. C'est ainsi qu'on voit paraître des recueils de conférences, faites dans des universités ouvrières, difficiles à comprendre à la lecture pour des professionnels.

J'ai dirigé un hiver, à l'université ouvrière, un petit groupe d'ouvriers qui voulaient améliorer leur expression orale et écrite, apprendre à exposer un point de vue, défendre une opinion, écrire un petit article. Nous avons fait des exercices progressifs dont je craignais qu'ils ne fussent trop faciles et par là vexants; mais comme ils semblaient donner du mal, je n'osais pas compliquer les choses. Un soir, un de mes élèves m'a accompagnée et m'a dit: « Si vous saviez ce qu'on est éreinté après deux heures de ce travail! C'est tellement difficile, on en a la tête comme ça! » J'en suis restée saisie. Quoi d'étonnant pourtant, si l'on tient compte des circonstances: l'école abandonnée à 13 ou 14 ans, les années de travail exclusivement manuel, au cours desquelles jamais on n'a eu un instant pour penser à la manière dont on s'exprimait et dont on ordonnait ses idées? Mais alors, que dire de ces cours d'université ouvrière, à grande allure scientifique ou philosophique, et sans aucun rapport possible avec l'intelligence des auditeurs? N'est-ce pas une corruption du sens critique? N'est-ce pas encourager la paresse d'esprit grâce à un ronronnement savant béatement écouté? L'auditeur perd le respect de la vraie science; il s'illusionne sur son propre savoir; il retient des éléments isolés qui viennent troubler son bon sens naturel et son simple langage. L'enseignement n'est alors qu'un bluff.

5. Comment faire?

a) Pour organiser un travail réel, adapté à de petits groupes suffisamment homogènes, il faut des maîtres qui consentent à préparer des leçons *exprès* pour l'université ouvrière. Et pour cela il faut d'abord de l'*argent*. L'éducation ouvrière, dans une démocratie, intéresse l'État au premier chef. Il doit la payer par des subventions suffisantes, hors de toute proportion avec celles qu'il accorde actuellement. L'argent doit venir aussi des syndicats, et éventuellement d'autres organismes de solidarité ouvrière tels que les coopératives. En outre, à mon avis, ceux qui étudient à l'université ouvrière doivent eux aussi contribuer matériellement à ses frais; il faut qu'elle soit leur chose, leur maison, qu'ils veuillent son succès comme d'une entreprise à eux. On ne s'attache vraiment qu'à ce qui vous coûte. C'est pourquoi je serais pour un système de cotisations conférant la qualité de membre de l'université ouvrière et donnant dès lors le droit d'assister gratuitement à tout ce qu'elle organise.

b) L'université ouvrière doit rester une institution ouvrière; c'est pourquoi il est bon que sa *direction* soit aux mains de *représentants des syndicats*. Néanmoins, il est impossible de compter sur ceux-ci pour juger de la compétence de professeurs enseignant dans les branches les plus diverses, et de l'authenticité de telle ou telle théorie. C'est pourquoi la direction doit comprendre aussi des *experts* scientifiques, pédagogiques, artistiques. Enfin, il ne peut s'agir de faire pleuvoir sur les auditeurs ouvriers n'importe quel savoir indépendant de leurs désirs. Si les écoles nouvelles de la Vienne socialiste ont su s'imposer comme des modèles au monde entier, on ne voit pas pourquoi les universités ouvrières perpétueraient justement les vices de structure des universités « bourgeoises », où les étudiants n'ont rien à dire dans la direction générale de la maison. Dans les écoles nouvelles, même de petits enfants apprennent à s'administrer eux-mêmes et à collaborer à la direction par les « comités d'élèves » qu'ils élisent. Il faut aussi que dans les universités ouvrières les *auditeurs* aient leurs *représentants* au sein de la direction.

c) La question des programmes est capitale. Actuellement, les programmes des universités ouvrières ont presque toujours l'air d'être un produit du hasard, résultant simplement du fait qu'à ce moment certaines personnes se trouvent disponibles et qu'elles s'occupent cet hiver à telle ou telle recherche. Le résultat est qu'on convie les auditeurs, sans qu'ils sachent pourquoi, à s'instruire un soir sur les hommes primitifs, le suivant sur la poésie chinoise, le troisième sur des glissements géologiques, le quatrième sur l'art grec, et le cinquième sur la législation du travail. Un rapprochement si arbitraire morcelle ou tue l'intérêt le plus vivace. Il faut absolument élaborer des *programmes liés*, bâtis, où l'intérêt éveillé

sur un sujet soutienne l'étude du sujet suivant; l'auditeur, alors, se rend à l'université ouvrière avec ses propres questions, auxquelles il espère recevoir une réponse. Et c'est à cette condition seulement que le cours lui sera profitable.

Les programmes doivent aussi *partir du savoir réel* des auditeurs. A mon avis, il faudrait faire un gros effort pour attirer à l'université ouvrière les tout jeunes gens, *dès que cessent* pour eux *les cours obligatoires du soir*. L'habitude et le besoin d'apprendre ne devraient pas connaître d'interruption. On sait que même des gens dont la culture a été beaucoup plus poussée que ne l'est celle de jeunes ouvriers ont une peine énorme, et parfois insurmontable, à reprendre des études abandonnées pendant un certain temps. Il faudrait donc atteindre les jeunes gens dès que finit pour eux l'enseignement primaire et professionnel, et leur donner alors des leçons adaptées à ce niveau réel. A partir de ce moment, l'enseignement devrait être *progressif*, comporter des degrés. Il est encourageant, au bout d'une année d'assiduité au cours de laquelle on a régulièrement vaincu la fatigue, la paresse, la tentation des plaisirs faciles, de penser qu'on suit un cours supérieur au précédent, qu'on comprend grâce à ce qu'on a déjà acquis. Il est décourageant, au contraire, et morose de se trouver stationnaire, sans progrès visible, assis à côté des nouveaux venus, perdu dans l'arbitraire illimité des sujets que tel ou tel pourra traiter.

Il faudra éviter avec le plus grand soin l'encyclopédisme encombrant, viser toujours à développer les capacités et non le savoir. D'autre part, *l'enseignement culturel* à proprement parler *gagnerait à être combiné* dans les programmes *avec les cours de perfectionnement professionnel*, d'une part (technologie, langues, etc), *et avec les leçons de sport*, de l'autre. Il n'est pas sain pour une culture que l'utile soit complètement séparé du désintéressé et que son aspect intellectuel se détache tout à fait de la réalité physique. Toute la culture bourgeoise vit de la combinaison de ces divers éléments, et en ceci elle a raison. L'université ouvrière devrait faire profiter la culture ouvrière de l'ambition sociale et professionnelle des jeunes ainsi que de leur joie aux sports.

d) Nous arrivons au point peut-être le plus important, qui est celui de la *méthode d'enseignement*. Il faut distinguer plus nettement deux voies d'accès, pour ainsi dire, à l'intelligence de l'auditeur adulte: la voie réceptive et la voie active.

La *voie réceptive* répond au besoin d'abandon, de contemplation, d'édification dont nous avons parlé au début de cet exposé. L'auditeur, harcelé par la vie moderne, cherche à avoir un moment où on ne lui demande rien, où on le nourrit au contraire en lui montrant quelque chose ou quelqu'un de très beau ou de très grand — de si beau et de si grand qu'il n'y a plus rien à faire

qu'à l'admirer, à l'aimer et à l'accueillir en soi en silence. L'université ouvrière doit permettre et favoriser de tels moments, qui sont la culture dans sa paix et non dans sa conquête, en faisant revivre sur l'écran ou au gramophone les chefs-d'œuvre de l'art, en pratiquant la simple lecture à haute voix de très beaux textes ou de récits évoquant les grands exemples de l'histoire humaine. Le récit de la mort de Socrate à la fin du Phédon, par exemple, n'a besoin d'aucun commentaire.

La *voie active* est la plus difficile, mais elle est indispensable si l'on tend à une culture réelle. J'ai déjà signalé les difficultés auxquelles se heurtent les méthodes pédagogiques actives lorsqu'elles sont appliquées à un public ouvrier. Je pense néanmoins que *ces difficultés doivent être vaincues* — on ne peut pas y renoncer. Il faut faire que l'ouvrier oublie sa susceptibilité, son orgueilleuse timidité pour ne plus penser qu'à ce dont il s'agit. La culture commence avec cet oubli de soi; rien d'authentique sans lui, rien, tant qu'on se soucie encore de l'impression avantageuse ou pitoyable qu'on fera aux autres. Il faut aussi apprendre à écouter l'autre, non pas *bien qu'il* pense autrement que soi, mais *parce qu'il* pense autrement que soi. Il faut apprendre la curiosité de l'autre, de l'homme différent.

De tels échanges ne sont possibles que lorsque de *petits groupes d'étude* se sont constitués. C'est ce qui manque le plus en général, aux universités ouvrières, où l'on sacrifie la qualité et la vérité de la culture au nombre des auditeurs. On estime en général que payer un professeur pour cinquante, cent ou quatre cents auditeurs vaut la peine, tandis qu'un petit groupe revient proportionnellement trop cher. Ce raisonnement est faux. Les quelque dix participants du petit groupe ont plus de valeur pour la culture ouvrière que les quatre cents auditeurs anonymes et passifs du grand cours.

La participation à un petit groupe doit être considérée comme un privilège, une récompense. Ce sont surtout les petits groupes qui doivent donner un enseignement progressif, d'une année à l'autre. Le temps où l'on y travaille doit être limité: il faut ensuite faire place à d'autres. C'est là que peuvent se former des moniteurs, capables à leur tour de diriger des groupes d'étude et d'être des porteurs de culture, éventuellement jusque dans les petits centres où il n'y a pas d'université ouvrière. Dans les groupes, le professeur demandera aux participants une collaboration active. Ils feront des exposés sur ce qu'ils connaissent bien. Ils liront éventuellement, résumeront et discuteront un livre en rapport avec l'un des cours donnés à l'Université ouvrière pendant la même période. Au lieu de leur montrer des reproductions de chefs-d'œuvre en leur disant seulement: « Voyez comme cela est beau! » et en n'attendant de leur part que le hochement de tête approbatif de-

venu souvent un véritable tic chez les vieux auditeurs très fidèles, on mettra leur goût à l'épreuve: « Est-ce que cela est beau ou est-ce laid? Laquelle de ces œuvres vous paraît la plus belle? Essayez de dire pourquoi », etc. On aura le plus grand soin de partir de ce que chacun sait déjà. Par exemple, pour enseigner un peu de psychologie, on partira des éléments de psychologie pratique que chacun possède et met en œuvre dans la vie quotidienne. « Comment faites-vous pour savoir ce que pense ou ce que sent votre père, votre femme, votre fille? D'après quoi décidez-vous de lui parler tout de suite ou plus tard, de gronder ou de pardonner? », etc. On s'efforcera aussi de rattacher le plus possible l'enseignement à l'actualité, aux possibilités de culture offertes par la ville, aux problèmes politiques, sociaux, historiques qui, à ce moment, remplissent les journaux. On ne doit pas avoir l'impression que les ressources de la ville doivent être sacrifiées à l'assiduité à l'université ouvrière, mais bien au contraire que l'université ouvrière aide à tirer meilleur parti de ce qu'offre la ville. Il va sans dire qu'il faudrait distribuer aux membres de l'université ouvrière le plus possible de billets de spectacles, de conférences, de concerts. Il faudrait préparer dans les groupes ces spectacles et ces concerts, confronter et discuter les impressions après que spectacles et concerts ont eu lieu. D'ailleurs, des cours publics, gratuits pour les membres de l'université ouvrière et payants pour les autres auditeurs, qui prépareraient aux divers spectacles ou aux grandes émissions de la radio, auraient de multiples avantages: ils constitueraient une réclame pour l'université ouvrière; ils augmenteraient ses ressources; ils encourageraient le public à profiter des spectacles qui en valent la peine.

Mais les petits groupes de travail actif ne suffisent pas. Si l'université ouvrière doit devenir un véritable centre de culture, il faut que les participants vainquent la passivité des masses citadines modernes, tout juste capables d'aller s'asseoir en rangs pour regarder ou écouter, mais qui n'ont jamais su inventer une fête, un jeu, une véritable danse. Le seul fait qu'*il n'existe pas de vraies fêtes ouvrières* serait contre l'organisation industrielle capitaliste un symptôme suffisamment accablant: cette morne inertie qu'elle fait régner, cette mort de toute spontanéité. On ne sait plus inventer son plaisir, faire retentir un rythme, entonner une chanson. Le 1^{er} Mai n'a presque jamais l'air d'une fête, avec son défilé gris et las, et même l'Internationale meurt sur les lèvres. L'université ouvrière doit être la maison qu'on égaye en inventant des fêtes. Il faut que de petits groupes se forment pour jouer des pièces, même des farces, même pour faire des jongleries, pour parodier les professeurs, inventer des costumes, faire un peu de musique, décorer une salle. On fera de son mieux, et tant pis ici pour la perfection. Il s'agit de retrouver le filon inventif du vrai plaisir spontané en commun. Ce filon, tout le monde aujourd'hui l'a perdu dans les villes. C'est le peuple seul qui peut le retrouver.

e) Tout ce programme de culture ne peut pas s'accomplir réellement dans des *locaux* froids, rébarbatifs, où nul n'aurait l'idée de s'attarder et de se sentir chez soi. Il ne s'agit pas d'installer à grands frais des locaux confortables qu'on inaugurerait un beau jour et que les ouvriers trouveraient tout faits pour eux. Si l'université ouvrière doit être leur maison, il faut qu'ils s'y mettent et qu'ils la fassent. Qu'ils l'ornent peu à peu par leur travail — eux qui savent de leurs mains orner tous les cadres de l'existence bourgeoise. Qu'ils en fassent un lieu où l'on puisse s'asseoir, lire, écouter, bricoler, rencontrer des camarades, jouer. La culture ne s'absorbe pas surtout dans les leçons. Il faut qu'elle soit autour de chacun dans certains de ses moments de loisir, que le journal ou la revue soient sous sa main, et en face de lui le camarade qui a lu le même article et avec lequel on peut en discuter. Alors la culture, peu à peu, pénètre dans la vraie vie de tous les jours, dans l'intimité du foyer et de soi-même.

6. Conclusions.

Certains pensent que l'université ouvrière doit servir exclusivement à former des militants syndicalistes qui mettront leurs forces et leur savoir au service de la classe ouvrière. Je crois que c'est là l'une des tâches de l'université ouvrière, mais ce n'est pas la seule. A mon avis, on peut en distinguer trois :

élever la culture générale de la classe ouvrière ;

former des militants ouvriers ;

former des éducateurs capables de propager la culture, notamment dans les petits centres.

Pour *former des militants*, il faudrait avoir un système de bourse permettant à quelques jeunes ouvriers de consacrer à trois ou quatre reprises, pendant trois ou quatre semaines, *tout leur temps* à des cours spécialisés, organisés par l'université ouvrière, sur les problèmes économiques et sociaux, sur la technique syndicale et politique, sur les moyens d'expression nécessaires, etc. Ces trois ou quatre séries de cours devraient être échelonnées, d'une difficulté progressive.

Pour *former des éducateurs ouvriers*, il faudrait avoir des gens qui se voueraient professionnellement à cette tâche et seraient ensuite payés par l'université ouvrière. Ils devraient avoir des bourses leur permettant de consacrer *tout leur temps*, pendant un ou deux ans, à leurs études dans une université ouvrière réorganisée. Pour le moment, un petit pays comme la Suisse romande pourrait se contenter d'un très petit nombre de ces boursiers : deux par année, par exemple. En effet, il suffirait qu'un de ces animateurs passât ensuite deux mois dans un petit centre pour y laisser une impulsion suffisante et y former des moniteurs chargés de l'entretenir.

Mais la tâche principale de l'université ouvrière reste à mes yeux la *culture ouvrière*. Et celle-ci sera vraie dans la mesure où, au fur et à mesure de ses progrès, l'ouvrier respectera davantage la science, admirera davantage l'art, parce qu'ayant appris à penser et à juger par lui-même, il saura combien sont difficiles à atteindre le vrai et le beau.

Ecrivains et poètes du peuple.

Par *Constant Frey*.

Il peut sembler bien prétentieux, de la part d'un secrétaire syndical, d'avoir accepté — en guise d'ouverture à un cours de bibliothécaires — la tâche de parler des écrivains et poètes du peuple. Charles Schürch m'a obligé de la sorte, pendant quelques soirées, à oublier un peu le problème ardu des rapports entre les prix et les salaires, l'angoissante menace du chômage d'après-guerre, voire la prochaine bataille pour l'assainissement des C. F. F., et ce grand espoir du peuple travailleur: la réalisation de l'assurance-vieillesse; autrement dit, à oublier l'action syndicale pour refaire l'inventaire des lectures emmagasinées depuis la Bibliothèque rose jusqu'au dernier C.-F. Ramuz...

Il n'est pas certain qu'auditeurs et lecteurs y trouvent le même plaisir, tant il est vrai que, dans le domaine de la critique littéraire, on risque de n'éviter l'obstacle de la sèche analyse que pour tomber dans le piège de l'ennuyeuse énumération.

A vrai dire, le complexe d'infériorité que le conférencier éprouva soudain en face de son sujet, nous le ressentons fréquemment dans les séances de la Commission d'éducation ouvrière. Combien notre effort semble parfois médiocre! Et combien décevants ses résultats, en face de la grande tâche que s'étaient donnée les fondateurs de nos centres locaux et de nos bibliothèques ouvrières: permettre au travailleur intelligent d'étendre ses connaissances économiques et politiques, afin de pouvoir représenter dignement sa profession, diriger son syndicat, et surtout découvrir les chemins ardu de l'art et de la beauté!

Notre idéal serait de rendre populaires, c'est-à-dire accessibles au peuple, non seulement les auteurs classiques de l'antiquité et du grand siècle, mais les philosophes tels que Socrate et Platon, Sénèque et Marc-Aurèle, ou encore cet admirable Epicure, dont on a voulu faire un jouisseur, alors qu'il fut et demeure un modèle de bon sens et de mesure.

Ainsi seulement, par l'ascension vers les sommets de la pensée humaine qu'atteignirent — plus près de nous — Pascal et Bergson, le sens de la vie et de la mort serait compris par toute une aristocratie du travail, au lieu de demeurer le privilège d'une minorité